

le texte. Ce qui est différent d'une traduction littérale et c'est ce que je vais entreprendre de développer dans ce qui suit.

Cette immémoriale question de la traduction, je ne suis pas la première personne à l'aborder. On pourrait citer Schleiermacher, Mounin, Nida, Venuti, et avant eux, Cicéron et Saint-Jérôme. On a l'impression que ce clivage autour du littéralisme est une sorte de serpent de mer qui fait sans cesse retour.

Pourquoi ai-je cru bon d'encombrer la terminologie déjà rhétorique des sciences humaines et des sciences du langage avec ces deux termes de « sourcier » et « cibliste » ? Honnêtement, cela n'était pas mon propos et j'ai été en quelque sorte pris par surprise, parce que c'était à Londres un 18 juin que je participais à une table ronde sur l'enseignement de la traduction et la question est partie de la didactique parce que certains enseignants de langues utilisent la traduction pour enseigner les langues et certains veulent que ce soit l'occasion de voir très précisément si le détail du texte source a été compris, d'où une demande de la littéralité.

C'est ce que j'ai critiqué dans le débat et dans l'improvisation, j'ai créé ces deux mots de « sourcier » et « cibliste ». J'ai pris parti contre des collègues littéralistes, les sourciers et j'ai plaidé pour une traduction plus cibliste. Puis ces deux termes m'ont échappé, ils ont été employés dans différentes occasions. Alors, j'ai émis une revendication de paternité rétrospective, j'ai dit que ce sont mes enfants conceptuels, d'où ce texte dans la revue *Esthétique*. Ce que je ne prévoyais pas,

c'est que cela a déclenché des polémiques, si bien que cette question immémoriale très ancienne dont je me disais peut-être que ce n'était pas nécessaire que j'y revienne, et bien, je me suis trouvé devoir y revenir parce que cela a déclenché des polémiques, preuve que le débat était réel et qu'il fallait reprendre la question.

Ce que j'ai pu apporter avec ces deux termes de « sourcier » et « cibliste », c'est que j'ai insisté sur trois instances : les sourciers mettent l'accent sur la langue source, d'où le nom ; ils mettent l'accent sur le signifiant, la matérialité du texte et sur la langue. Ils voudraient garder une trace de la langue source, de la langue d'origine dans leur traduction. Or, je conteste formellement ; je dis que l'on ne traduit pas un signifiant mais le sens du texte, du même que son effet, sa littérarité et non pas la littéralité du signifiant. On ne traduit pas la langue, la langue est perdue. Je dirais que la traduction a une dimension philosophique, et même je dirais religieuse. C'est la leçon sur la finitude, sur le fait que nous ne maîtrisons pas tout et qu'il faut accepter la perte. L'un des théorèmes que j'ai proposés, c'est le théorème de finitude. Concrètement, cela veut dire quand nous traduisons, qu'est-ce que nous acceptons de perdre ou plutôt qu'est-ce que je suis obligé d'accepter de perdre ? Parce que ce n'est pas de gaîté de cœur que je renonce à certains aspects de texte. Quand on traduit un grand texte littéraire, on est très attaché au texte source.

Donc, le fait de devoir renoncer à certains aspects est un regret, une difficulté, une souffrance. Elle est compensée par le fait qu'on met tout son talent à essayer de faire exister dans la

langue cible. Les ciblistes mettent l'accent non pas sur le signifiant mais sur le sens et sur l'effet du texte.

Souvent, c'était un débat avec Antoine Berman, il y a l'idée qu'en étant plus près de la littéralité du texte source, on est plus près de sa littérarité. Je pense que c'est une erreur. Je pense que ce que l'on a à traduire, c'est l'effet littéraire. L'effet littéraire, c'est le traducteur, c'est la sensibilité et la culture du traducteur qui en est l'arbitre, qui en est le détenteur. Notre demi-formule qui était dans le livre *La communication interculturelle*, c'est la suivante : « on ne traduit pas ce qui est écrit, on traduit ce qu'on pense qu'a pu penser ce qui a écrit, ce qu'il a écrit, quand il a écrit ». C'est un peu psychologisant, un peu jargonnant, mais c'est l'idée qu'on traduit non pas la matérialité textuelle mais ce dont elle est porteuse. Et qui peut en juger ? Le traducteur.

J'ai coutume de dire que la subjectivité du traducteur frappe deux fois, comme le facteur dans le film hollywoodien *The postman always rings twice* ; c'est-à-dire que d'une part, c'est la subjectivité du traducteur qui va évaluer le texte source, laisser lever en lui ces effets qu'il perçoit du texte et qu'il va s'attacher, dans un second temps, de se faire exister par l'écriture de sa traduction. Donc, c'est deux fois subjectif.

Je pense que le littéralisme, c'est la crainte que cette double intervention, au sens étymologique du terme (le traducteur vient entre le texte source et sa traduction), de la subjectivité du traducteur laisse craindre qu'il risque d'oublier le texte source, d'où la tentation du littéralisme. Mais le

littéralisme, c'est renoncer à cette double médiation subjective du traducteur dont à mon sens on ne saurait faire économie.

Voilà un peu les raisons qui m'ont amené à développer, dans de différentes polémiques, différentes rencontres, une somme de réflexions prolongeant ce que j'avais indiqué dans cet article fondateur intitulé « Sourciers et Ciblistes », « sourciers » et « ciblistes » au pluriel parce que je faisais part des deux camps dans la traduction, alors que j'ai intitulé mon livre *Sourcier ou Cibliste* au singulier. En fait, c'était une réponse à certains qui disaient être à la fois sourciers et ciblistes.

Alors, c'est une banalité si cela veut dire que quand on est traducteur, on tient compte du texte source et ensuite quand on écrit un texte cible, c'est une banalité évidemment.

Sourcier ou cibliste, cela veut dire qu'on devra choisir si on reste dans la nostalgie du signifiant de la langue source et qu'on voudrait s'y cramponner, en garder la trace ou bien si on accepte de faire la part du feu, en terme psychanalytique, on accepte la castration et on passe et on accepte de faire un texte.

Il y a aussi tout un développement dans le domaine de la traduction actuellement qui insiste sur l'auctorialité de la traduction. C'est-à-dire qu'une grande traduction est un vrai texte. Antoine Berman d'ailleurs développe beaucoup sa réflexion sur les grandes traductions.

Mais dans le prolongement de ces réflexions sur l'importance des grandes traductions en elles-mêmes, certains développements vont jusqu'à insister pour mettre la traduction

au même niveau que l'original. Parfois exceptionnellement, c'est peut-être le cas, mais en général, la traduction continue à nous autoriser traduire un texte original au service duquel nous sommes. Le service, ce n'est sans doute pas une attitude très valorisée dans la société moderne où on pense surtout à soi. Mais, il y a une grandeur de service en général et du service que l'on rend à un texte source en le traduisant et au public en lui donnant une bonne traduction.

Certains textes existent mieux dans leur traduction, non pas au niveau des grandes traductions, mais par exemple, dans le domaine professionnel, international, il arrive que certains disent qu'on préfère utiliser la traduction française parce qu'elle est bien écrite, alors que l'original anglais a été écrit par des gens dont l'anglais n'était pas la langue maternelle, en vitesse, ambigu, et on se demande bien exactement ce que cela veut dire. Alors, si on s'appuie sur le français, s'il est authentifié, là au moins, c'est clair. Parce que chaque langue a une physionomie : la force du français, c'est sa clarté, quand elle est bien maniée. La force de l'anglais, c'est sa souplesse. Mais comme toujours il y a un revers de la médaille, la souplesse, cela peut être le flou, la clarté, cela peut être la sécheresse. Évidemment, c'est au talent de chacun des écrivains d'abord, et puis ces écrivains que nous sommes.

Dominique Aury, qui a préfacé le grand livre de Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, disait que nous sommes la piétaille des écrivains. Il y aurait des chevaliers qui chevaucheraient des destriers du texte original, et puis la piétaille qui traduit.

Je trouve qu'il y a une grandeur à la piétaille. D'ailleurs, si Jeanne d'Arc a pu libérer Orléans, c'est grâce aux fantassins, aux cavaliers et donc la piétaille a un rôle important.

Et ce qui est à la fois difficile et flatteur pour le traducteur, c'est de mettre tout son talent - s'il en a, en espérant qu'il en a et il arrive qu'il en ait - au service d'un texte et en fait, si la traduction est réussie, on dirait : « Ah ! Berman, c'est bien ! » Et le traducteur, si c'est mal fabriqué, on serait mécontent.

Alors, si le traducteur fait sa bonne traduction, on sera content du texte original. Et souvent, je disais à mes étudiants en philosophie : « Vous n'avez jamais lu Kant. Vous avez lu Barni, Ladmiral et d'autres. Vous avez lu Platon, Chambray, etc. »

Dans les grands textes, effectivement, il y a un problème, une bonne traduction, une grande traduction, c'est quand même à la fois une langue, une époque et Mounin dans son opposition *Les vers colorés et les vers transparents* dit qu'il y a trois registres : la langue, l'époque et la culture.

Effectivement, un des points sur lesquels j'ai un peu insisté pour les textes philosophiques sur lesquels je travaille, c'est qu'il y a des choses un peu difficiles quand vous traduisez des philosophes allemands. Vous n'ignorez pas que nos collègues allemands ne facilitent pas toujours les choses. Les philosophes français veulent d'abord faire des textes littéraires et personne n'a eu le prix Nobel de la littérature.

Si on cite les philosophes français, on citera les grands écrivains comme Pascal, Descartes, Rousseau, etc. Alors que

l'on a l'impression que les philosophes français ont comme l'idéal l'œuvre littéraire, les philosophes allemands ont comme l'idéal le texte sacré qui porte la vérité. Parfois, ils aimaient l'obscurité et je dis d'un philosophe que j'ai traduit qu'il pratiquait la coquetterie de l'obscurité.

Du coup, dans les textes, il y a des aspérités dans l'original et moi, le traducteur, c'est des difficultés par excès, pas comme je l'ai indiqué plus haut pour les textes anglais mal écrits des institutions internationales où ce sont des difficultés par défaut, par faiblesse. Là, ce sont des difficultés qui tiennent à la complexité et à la profondeur de l'argumentation et peut-être aussi le fait que le travail d'écriture n'a pas été mené à bien. En tout cas, ce n'est pas à moi de critiquer Kant, Hegel, Heidegger ou d'autres. C'est un fait qu'il y a des aspérités dans le texte. Les aspérités dans le texte, c'est un petit peu quand on fait de l'escalade, les aspérités, c'est sur quoi on peut s'appuyer pour faire de l'ascension. Mais quand on traduit les aspérités, soit on les rend ou on ne les rend pas avec la langue-culture cible dans ma traduction qui ne seront pas forcément les mêmes bien sûr que celles de l'original et donc je risque d'aiguiller le lecteur vers des réflexions, des rêveries qui sont autres, qui sont en fait une réflexion sur ma traduction et non plus sur le texte original. C'est l'ennemi de la traduction.

Alors, j'ai resitué un peu la problématique globale. Ce que je voudrais indiquer, c'est que dans ce travail, ce livre, j'ai regroupé un certain nombre d'études en les travaillant pour faire de vrais chapitres, mais Jean-Yves Masson qui dirige avec moi la collection « Traductologie », regrettait que j'aie laissé des

traces des publications antérieures. Mais je dis que je préfère garder le bâti de façon à ce que le lecteur n'ait pas l'impression que cela vient de nulle part. D'autant que comme il y a des polémiques, je trouvais important qu'il y ait des éléments d'un dossier. Mais je me suis donné la peine qu'on puisse le lire comme un livre.

D'ailleurs, dans le domaine universitaire et de la réflexion, la plupart de nos livres sont des recueils retravaillés de textes publiés ou pas publiés. En fait, on peut dire qu'au lieu que ce soit des recueils des textes antérieurs, on peut dire que ce sont des livres dont on a écrit des chapitres au cours du temps. Il est rare qu'on écrive un livre d'un seul coup. Cela peut arriver que sous l'impulsion, d'une colère, d'un enthousiasme, on pond un livre en quelques mois. La plupart du temps un livre sérieux, on l'a pensé, on l'a travaillé pendant plusieurs années.

Alors, ce qui m'est apparu dans ce travail, c'est la multiplicité des problématiques. J'avais prévu d'en survoler quelques-unes et je vais essayer de parler un peu de la problématique littéraire. J'en fais une liste : il y aurait la problématique linguistique, que j'ai indiquée sur les aspérités, la matérialité de la langue et le fait que, à mon avis, il faut se libérer de l'adstrat à la matérialité linguistique du texte.

La deuxième problématique, c'est la problématique traductologique et je serai amené à montrer comment cette opposition entre le mental entre le sourcier ou le cibliste, c'est-à-dire la reprise contemporaine de la question immémoriale du

littéralisme en traduction, donne lieu à un trait très concret, je pose la transparence et la dissimulation.

Ensuite, il apparaît une problématique didactique [troisième problématique] et je dis la réflexion sur le livre *Sourcier ou Cibliste*, elle est venue d'abord d'un problème didactique liée à l'enseignement des langues et à l'enseignement de la traduction.

La quatrième problématique, c'est celle qui nous intéresse, c'est la problématique littéraire d'une esthétique de la traduction dont je dirai quelques mots. Elle est très importante évidemment parce que d'abord, c'est l'objet de ce colloque mais surtout la source principale des réflexions sur la traduction. Puisque actuellement l'écrasante majorité des traductions qui s'écrivent et se publient sont des traductions professionnelles, techniques. Mais la réflexion sur la traduction apportée surtout sur ce que j'appelle la « haute traduction », ce que Antoine Berman appelait la traduction des œuvres, c'était la traduction littéraire sur laquelle nous allons revenir.

Mais, il m'est apparu donc que paradoxalement, la traduction et notamment la question de l'opposition entre sourcier/cibliste déployait tout un éventail de problématiques dont je fais rapidement la liste avant de revenir à la quatrième problématique qui est la problématique littéraire.

La cinquième problématique qui est importante est celle du clivage interculturel. Puisqu'on ne traduit pas d'une langue à une autre mais d'une langue-culture à une autre langue-culture et qu'il s'est développé ces dernières années toute une réflexion sur

le tournant culturel dans la traduction au point qu'on en venait parfois à oublier les dimensions linguistiques. J'ai enseigné à l'ISIT qui s'intitulait auparavant l'Institut supérieur d'interprétation et de traduction et la nouvelle directrice de l'époque avait proposé, en gardant le même sigle, la reformulation « Institut de management et de communication interculturels ».

Donc, une sorte d'absence sur la dimension culturelle de la traduction qui avait peut-être été sous-estimée et comme souvent il y a un effet de balancier quand une problématique a été un peu sous-estimée, on a tendance à la surestimer. En revanche, ce qui est intéressant - et je sais que certaines ou certains dans l'audience travaillent sur cette question, la traduction est aussi un paradigme de l'interculturel.

L'interculturel, c'est comment vivre ensemble, comment gérer le rapport à l'altérité culturelle, quelle traduction relationnelle pouvons-nous en faire et il se trouve que, à la fois, le culturel traverse la traduction et la détermine, mais qu'en même temps, la traduction est, sans doute, un dispositif, un outil pour comprendre le clivage, l'opposition, le rapprochement interculturel. Par conséquent, cette cinquième problématique de la traduction, la problématique de l'interculturel débauche de la problématique des clivages idéologiques. C'est-à-dire que l'interculturel, c'est non seulement un fait, un défi, mais c'est aussi un enjeu politique, et du coup, souvent les discussions sur la traduction vont être marquées par des surdéterminations idéologiques.

Significativement, mon ami personnel et adversaire théorique, le regretté Antoine Berman, par exemple, opposait non pas les sourciers et les ciblistes mais aussi des traductions ethnocentriques – c'est comme cela qu'il qualifiait les traductions que j'appelle les traductions ciblistes – et puis des traductions sourcières à ses yeux. Mais ethnocentrique, c'est déjà introduire un marquage idéologique. Il n'entre pas dans mon propos d'en dire plus mais juste d'indiquer que la traduction pour la plupart des gens c'est une activité marginale, subalterne au point qu'on en oublie parfois le traducteur et que quand on lit une traduction, on a l'impression souvent lire l'original. Pas nous, mais il nous arrive que nous lisons un texte en oubliant que c'est une traduction. Donc, il se pose cette question de la mise en cause d'un coefficient idéologique conscient ou in conscient – je ne vais pas y revenir en détail.

Ensuite, il y aura des problèmes plus découverts que la traduction était une grosse problématique cachée. J'en distingue trois : la septième problématique – la problématique psychanalytique. J'ai même publié un texte sous le titre « L'inconscient psychanalytique de la traduction », c'est-à-dire que quand nous traduisons, nous traduisons avec notre subjectivité, j'ai insisté, et notamment par l'inconscient de ce que nous sommes et j'indique au passage que c'est aussi une problématique que j'ai été amené à découvrir à l'occasion des débats dans lesquels je me suis engagé.

La huitième problématique, c'est ce que j'appelle une problématique philosophique, puisque ce qui est en cause, dans la traduction, c'est le statut du texte. Qu'est-ce qui reste d'un

texte que l'on traduit ? Est-ce que le texte existe vraiment ? Est-ce que dans la traduction c'est vraiment un texte que je lis ? Qu'est-ce qui reste du texte ? Or, les textes, ce n'est pas simplement ce que l'on écrit, nous sommes aussi gouvernés par les écrits. Nous sommes gouvernés par les textes sacrés, nous sommes gouvernés par les textes littéraires, nous sommes gouvernés par les textes de loi, nous sommes gouvernés et habités par les textes. Or, la traduction met en cause le statut du texte et met à l'ordre du jour la question de notre rapport à l'écrit.

Nous sommes des civilisations de l'écrit – nous n'avons pas perdu l'oralité bien sûr, enfin pas trop, nous l'espérons –, mais à l'arrière-plan de ce que nous sommes il y a un socle d'écriture et ces textes-là, ils existent en plusieurs langues et donc la traduction met à l'ordre du jour le questionnement sur le statut du texte, notamment la question de l'interprétation et de l'herméneutique.

Dans cette perspective-là, il y a une dixième problématique, c'est la problématique théologique. J'ai insisté sur un inconscient théologique de la traduction. Certains investissent le texte source et c'est une de mes critiques aux sourciers comme si c'était un texte sacré. La formule c'est le texte original originaire. Si c'est le cas, on ne va pas le traduire. Est-ce que l'on a le droit de traduire le texte sacré ? Si le texte est sacré, est-ce que le traduire n'est pas un sacrilège, une profanation ? Alors, la question théologique se pose. Mais, je dirais un inconscient théologique qui fait que souvent on traite les textes sources comme s'ils étaient des textes sacrés. Alors, du coup, effectivement, le littéralisme a l'air de s'imposer, sauf que

les textes que nous traduisons, ce ne sont pas la plupart du temps des textes sacrés. Je ne demande pas dans le débat sur la littéralité du texte sacré, parce que, là, c'est une problématique théologique auquel Jean-Paul Sartre à la fin de *L'être et le néant*, à peu près 800 pages, fait allusion : « Nous y consacrerons une prochaine étude. »

J'ajoute une autre problématique que j'appelle scientificité – dans un terme un peu barbare – pour souligner qu'il y a chez certains théoriciens, surtout théoriciens traductologues, l'idée d'une traductologie scientifique. Et à mon avis, c'est une des erreurs de la modernité, c'est de penser que toute notre vie doit être commandée par une rationalité scientifique.

Comme je dis à mes étudiants, rien de notre vie n'est commandé par la rationalité scientifique, ni notre préférence religieuse, ni le choix de notre partenaire dans la vie privée, ni nos options politiques, ni nos préférences esthétiques. En fait, très peu de choses dans notre vie sont commandées par la rationalité scientifique. Pourquoi la traduction le serait-elle ? L'une des maladies de la modernité est le positivisme, le scientisme. Ce problème apparaît aussi dans la traduction.

Il y en a plusieurs autres. Il y a aussi la problématique éditoriale. C'est-à-dire que la traduction, en dehors de son existence comme un texte, si elle doit vraiment exister, elle doit être publiée pour être lue. Alors, à ce moment-là, qui publie quelle traduction ? Pourquoi ou comment et à quelles conditions ?

Cela influe sur le choix des traductions, parfois sur le mode de la traduction de l'éditeur. L'éditeur est un homme d'affaire. Il est comme le metteur en scène au cinéma. Un grand éditeur, un grand metteur en scène, c'est à la fois un artiste, mais aussi un homme d'affaire et il faut qu'à la fin il ne risque pas d'argent.

Moi, j'ai découvert ce problème, comme beaucoup d'entre nous, assez tard. C'est quand j'ai codirigé cette Collection « Traductologie » que je suis entré en contact avec la directrice des *Belles Lettres*.

On a toujours l'impression que nos idées viennent d'ailleurs. Comment se fait-il que nous ayons des idées ? Comment se fait-il que certains d'entre nous aient des talents et d'autres moins ? Peut-être que je n'ai pas vu leur talent. Il y a la citation merveilleuse de Proust qui dit qu'un écrivain n'a pas à l'écrire mais seulement à le traduire parce il existe en chacun de nous. Il dit que dans chacun de nous il y a une *A la recherche du temps perdu* en lui mais qu'il ne l'a pas encore écrite.

C'est sans doute exagéré, mais c'est dire qu'entre les sommets de la pensée de l'écriture et puis la piétaille, les chaînes héréditaires, il y a une continuité. La question éditoriale met cela en musique à un niveau matériel.

J'ai trouvé jusqu'à présent une quinzaine problématique mais je tenais à le marquer parce que c'est dire à quel point la traduction est importante et que la traduction littéraire est une problématique importante.

Alors, je vais revenir à la problématique linguistique. L'opposition entre sourcier et cibliste renvoie d'abord à une substrat linguistique. Par exemple, il se trouve que la plupart de nos traductions sont entre des langues indoeuropéennes. C'est-à-dire le français, l'anglais, l'allemand, le persan, etc. qui ont en commun des parties du discours. Il y a des noms, des adjectifs, des adverbes, des articles, si bien que le littéralisme est possible. Mais ayant plusieurs doctorants chinois, j'estime que le fonctionnement de la langue chinoise est effectivement totalement différent – on en dit une langue sans grammaire – mais c'est une sorte de juxtaposition de mots-idées symbolisés par des idéogrammes. La grammaire est dans les interstices de ces mots juxtaposés et est à la discrétion du lecteur. C'est du moins ce que j'en comprends. Alors, on ne peut pas être sourcier quand on traduit entre le français et le chinois parce qu'on ne peut pas s'en tenir à la proximité des signifiants. Alors que nous, à partir du moment que nous avons les mêmes parties du discours, la traduction littérale est linguistiquement possible, mais qu'elle est littéralement mauvaise. Elle est même utile pédagogiquement et le fait que nous avons les mêmes parties du discours – et je reviens à la troisième problématique – va permettre un étiquetage, un enseignement réciproque de la langue étrangère que l'on enseigne et de faire retour sur la langue maternelle que c'est l'occasion d'approfondir, d'affiner. On peut avoir tendance à l'oublier que nous avons des langues indoeuropéennes car ces langues s'étendent de l'Inde à la Terre de feu. Cela ne veut pas dire qu'il y a une intercompréhension mais ces parties du discours sont très importantes. Cela structure non seulement la langue et la grammaire mais aussi notre mode

de pensée puisque ces parties du discours c'est une ontologie. Les noms sont des choses, des entités, des verbes, c'est des mouvements, des actions, les adjectifs, c'est des qualités. Tout cela peut faire l'objet d'analyse.

On reprend les catégories d'Aristote et Émile Benveniste a relativisé cette présence de l'ontologie aristotélicienne dans la grammaire dans un texte connu important intitulé *Catégories de pensée, catégories de langue*. C'est important parce que c'est sur cette base-là que sont tentés certains être littéralistes et que certains sont contrastivistes. La traductologie contrastiviste, c'est l'idée qu'une traduction par rapport au texte, on pourrait presque donner des règles de transformation. C'est un peu ce que font Vinay et Darbelnet dans *La stylistique comparée du français et de l'anglais* dont on dit beaucoup de mal. Pourtant ce livre n'a pas été remplacé et il reste utile.

La traduction n'est pas seulement cela, ce n'est même pas tellement cela. Mais c'est le substrat, c'est-à-dire qu'on apprivoise la langue de l'autre et sa propre langue par comparaison et on arrive à se libérer d'une sorte de correction platement libérale.

Mais pour les contrastivistes, c'est un littéralisme intelligent mais qui continue à mes yeux à être une mauvaise option de traduction, une perspective sourcière.

Ce qui nous intéresse dans la problématique littéraire, ce qui est le plus important et historiquement déterminant pour nous puisque la plupart des réflexions sur la traduction s'appuie sur la traduction littéraire. Il y a une somme de naïveté sourcière que je

voudrais critiquer. Je critique les sourciers mais la critique, ce n'est pas une démolition. Quand on critique une théorie ou une position, c'est d'une certaine façon parce qu'on la prend au sérieux. A ce sujet, je vais citer Marx et Spinoza. Marx, quand il a publié *Capital* disait : « Dites-en du mal mais parlez-en ». Bien sûr, c'est le côté éditorial, j'écris un livre et je veux qu'on en parle pour qu'il se vende. Je veux que mes idées soient connues et discutées. Dites-en du mal éventuellement, parlez-en, je souhaite que ce que je crois être vrai soit l'objet d'une appropriation critique. J'aime bien quand on me critique, car dans ce cas-là, il y a trois possibilités : ou ils n'ont pas compris ; ou ils ont des positions différentes ou mieux que cela, ils ont raison.

C'est formidable parce que c'est une faiblesse de ma propre réflexion et s'ils ont débusqué une faiblesse dans la théorie et je dois tout refaire et grâce à ces critiques qui m'ont été faites, je dois approfondir ma position. C'est ce que j'appelle le masochisme épistémique. Masochisme, parce qu'on prend plaisir à avoir des mises en cause satiriques et épistémiques parce que c'est une occasion de savoir. J'aime bien parfois les formulations un peu savantes, mais c'est par auto-ironie.

A ce sujet, Spinoza dit que l'erreur est une vérité incomplète. On n'est pas tout seul. On a heureusement derrière nous des siècles de réflexion dont nous ne connaissons pas tous les trésors, d'où l'intérêt de l'histoire des idées.

La naïveté sourcière, c'est la phonostylistique. C'est l'idée qu'il y a un jeu sur certains sons dans le texte source qu'il

faudra retrouver les mêmes sons dans le texte cible. Sauf que ce ne sont pas les sons, les lettres, les phonèmes que l'on traduit. C'est la musique de la langue, c'est la retentivité esthétique, les effets symboliques des littéraires, c'est cela qu'il faut traduire. Cela émane de la langue du texte source mais ce n'est plus le même texte source. C'est ma façon de l'entendre, de l'apprécier et c'est cela que je la revue *Esthétique* où j'ai publié *Sourcier ou Cibliste*, j'avais demandé un article à Georges Mounin sur la phonostylistique où il est très critique avec une très grande culture littéraire. Les formules que j'ai employées, si on pense reproduire l'équivalent des sons du texte source dans le texte cible, on singe le signifiant. Quand je tapais mon texte, j'ai fait un lapsus et j'ai parlé du « singifiant ».

Une autre naïveté : Meschonnic, me semble-t-il, insistait sur le rythme. Il a raison, car le rythme fait partie d'un texte littéraire, seulement il met tout dans le rythme. Moi, je pense que le rythme fait partie d'un ensemble qui est l'effet du texte, et je dirais, c'est sa dimension d'oralité possible. Le rythme par définition, cela renvoie à de l'oralité, puisque le rythme n'est perçu que soit parce que l'on lit le texte, soit parce que l'on a subvocalisé intérieurement. D'ailleurs, je préfère parler de la vocalité, parce que ce qui m'intéresse c'est la chair de la voix. La voix, c'est aussi personnel qu'un visage, qu'un corps, et le rythme n'en épuise pas la richesse parce qu'il y a la couleur des voyelles, il y a les textures des consonnes, la tonalité des mélodies de la phrase, le grain de la voix, je dirais la chair de la vocalité.

Donc, le rythme, c'est un petit peu le squelette de la vocalité. C'est très important mais il y a la chair autour. Cet accent exclusif mis sur le rythme, c'est comme si au lieu d'avoir une photo de la femme qu'on aime dans son portefeuille, on avait un cliché radiologique pour savoir si elle a une image thoracique normale pour s'assurer qu'elle n'a pas la tuberculose.

Si je critique Meschonnic, c'est parce qu'il met tout dans le rythme, le rythme c'est fondamental mais c'est une des choses à traduire que je peux ranger rapidement globalement sur la vocalité.

Alors, je dirais que quand on lit Meschonnic dans la problématique littéraire, j'ai nommé trois choses : le problème des langues indoeuropéennes, qui est le substrat linguistique, puis deux naïvetés, la naïveté phonostylistique et la naïveté de la revendication exclusive du rythme. Il y en a beaucoup d'autres choses à dire bien sûr.

Je voudrais passer à un niveau général pour conclure sur la problématique d'une esthétique littéraire qu'est à l'arrière-plan de l'opposition sourcier/cibliste. Il y a d'abord l'esthétique littéraire dans la traduction littéraire du texte littéraire. Je fais exprès une répétition en écho pour le sous-titre du livre d'Efim Etkind *Un art en crise : Essai poétique de la traduction poétique*. C'est l'idée que la théorie est adaptée à son objet.

Je pense que effectivement il faut qu'on ait une esthétique littéraire de la traduction littéraire mais il ne me semble qu'un aspect esthétique général de la traduction. C'est ce à quoi je me suis attaché. Dans ce cas-là, j'ai écrit esthétique avec un grand

« E » car cela donne à l'esthétique son sens philosophique et étymologique car étymologiquement en grec cela évoque la sensation et la perception.

Kant, dans une note, affirme que les Allemands rattachent à l'esthétique l'étude des œuvres littéraires et d'art. Ce n'est pas le bon emploi.

Alors, cette idée est partagée par Kant et moi. Comme dans *Les Mémoires d'Outre-tombe*, Chateaubriand a un chapitre « Napoléon et moi ». Kant et moi, on l'idée que l'esthétique, c'est la théorie de la sensibilité. Chez Kant, c'est la théorie de la connaissance. Moi, je dirais que c'est l'attention au ressenti langagier du texte source et du texte cible. C'est-à-dire que le texte, c'est les phrases derrière l'effet qu'il produit.

Qu'est-ce qu'un texte en dehors de son lecteur ? La traduction renvoie à la politique de la lecture, c'est-à-dire la subjectivité et justement de ce ressenti langagier.

Quand j'ai employé pour la première fois cette formule, elle était un peu jargonnante et elle faisait écho au discours des psychosociologues. Maintenant, en français moderne, on ne parle plus du ressenti. C'est vrai que quand on est en avance, dans un premier temps, on est critiqué, et dans un deuxième temps, cela paraît banal. C'est cela le problème : si on est en avance, on n'est pas compris, après on est dépassé.

Je plaide donc pour une esthétique générale de la traduction où l'esthétique littéraire de la traduction littéraire a sa place ce qui me fait opposer à la métathéorie de Berman qui disait

qu'il faut une théorie littéraliste pour la traduction des œuvres et une théorie cibliste pour ce qu'il appelle « la parole creuse ». A mon avis, la parole creuse, c'est une version simplifiée schématique de la textualité dont l'œuvre littéraire est la manifestation dans toute son ampleur.

Donc, il me paraît que l'un et l'autre relève de la même théorie, de la même réflexion et c'est ce que j'ai essayé de mettre en avant dans l'opposition entre sourciers ou ciblistes. Je plaide donc pour une esthétique générale de la traduction contre ce qui me semble être une naïveté sourcière mise en avance par mes amis et adversaires théoriques, les regrettés Antoine Berman et Herni Meschonnic.

Il faut quand même conclure que le cibliste est un prince charmant qui vient de donner le baiser de la traduction à cette belle au bois dormant qui est la langue cible encore partiellement assoupie et qui fait lever en elle en l'éveillant des possibles qui sommeillaient dans le jardin intérieur de cette virtualité captive et en sorte qu'il dévoile le secret de ses charmes cachés jusqu'alors méconnus. Ce serait notre ambition.

Bibliographie sélective de Jean-René LADMIRAL

Ladmiral, J-R., (1979) *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Payot. Ladmiral, J-R.,

Ladmiral, J-R., Lipiansky, E. M. (1989) *La Communication interculturelle*. Paris : Armand Colin.

Ladmiral, J-R., Château, D. (1996) *Critique et Théorie*. Paris : L'Harmattan,

Ladmiral, J-R., (2014) *Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction*. Paris : Les Belles Lettres, coll. "Traductologiques"